

Petite revue de philosophie

Trop près, trop loin

Marc Chabot

Volume 10, numéro 1, automne 1988

La connaissance de soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104000ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104000ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabot, M. (1988). Trop près, trop loin. *Petite revue de philosophie*, 10(1), 19–34.
<https://doi.org/10.7202/1104000ar>

Trop près, trop loin

Marc Chabot

[...] l'analyse de soi trouve dans le verbe son moyen naturel. L'idée du retour vers soi-même ne saurait être exprimée autrement.

Colin Wilson

La connaissance de soi peut-elle se dissocier du fait de vouloir «être soi»? On apprend à se connaître, on veut se connaître pour *être soi*. L'intention est double. Pas question de s'interroger sur la connaissance de soi, sans immanquablement désirer être. L'équation semble s'énoncer ainsi : toute interrogation sur la connaissance de soi mène à un plus-être. Mieux je me connais et plus je suis.

Que veut dire Descartes lorsqu'il écrit à Huygens en octobre 1642 : «Je laisse à chacun la liberté que je désire pour moi, qui est qu'on puisse écrire ingénument ce qu'on croit être le plus vrai, sans se soucier s'il est conforme ou différent des sentiments d'un autre»? Peut-on dire «ce qu'on croit le plus vrai» lorsqu'on écrit sur soi? Parvient-on au «plus vrai» par l'introspection? Parvient-on au «plus vrai» sans méthode ou dans une totale liberté? Y a-t-il des limites? Y a-t-il même une méthode scientifique pour aller à soi?

Je ne répondrai probablement pas à toutes ces questions. Mais je voudrais faire remarquer que toute mon interrogation se veut une réflexion sur les seules méthodes

qui ont un rapport avec l'écriture, qui sont de l'écriture. Je sais pertinemment qu'il existe aujourd'hui d'autres moyens pour parvenir jusqu'à soi, mais ces moyens ne m'intéresseront pas ici. Il ne s'agit donc que d'écriture. Il ne s'agit pas de dire, d'échanger avec les autres, de dialoguer, de converser. Je prends un crayon et j'écris, je vous entretiendrai sur «la connaissance de soi», parfois je ne m'entretiendrai avec personne.

Pourtant, rien ne m'assure que ce que j'écris me mène à une meilleure connaissance de moi. Il y aurait illusion à fixer éternellement une méthode sur la connaissance de soi. J'en connais qui par l'écriture n'arrivent à rien, ou n'ont jamais réussi à se rencontrer. Pis, l'écriture est justement ce qui les éloigne d'eux. L'écriture est même une torture. Ce n'est pourtant pas la peur de voir surgir l'inconscient, ce n'est pas la crainte de dire quelque chose sur soi qu'on ne voudrait pas s'avouer ou savoir. C'est plus simple encore : le mode de communication ne rapproche pas l'individu de lui-même.

Mais l'écriture peut être aussi le meilleur moyen pour apprendre quelque chose sur soi. J'écris pour me retrouver. J'écris pour me raconter. J'écris pour me sortir de moi, me mettre devant moi. J'écris pour rendre compte d'un morceau de ma réalité. Pourtant, je n'y parviens pas toujours. Je peux dire qu'il est fréquent que je rate mon objectif. C'est souvent comme une tornade qui passe. Les mots viennent, les mots font sens et puis après tout se calme, comme si je pouvais commencer à être autre chose.

La connaissance de soi est sans fin. Chaque fois que j'écris, je fais sortir quelqu'un de moi. Alors seulement je peux commencer à être quelqu'un d'autre. Un inconnu. Un nouveau mystère. C'est ce mouvement qui me passionne. On n'en finit jamais avec son être.

1. Le journal

D'abord, consigner sa vie presque tous les jours. Inscrire sur papier le temps qui passe. Aujourd'hui, j'ai fait le lavage, j'ai été prendre une marche, j'en ai profité pour flâner aux puces. J'ai eu une longue conversation avec Sylvie et Sabica sur le fait que je suis le seul dans la maison qui n'est jamais seul dans la maison. C'est une remarque, pas une plainte. Mais parfois le goût d'être seul me vient, je le sens. Cette solitude que d'autres fuient comme la peste, je la cherche, je l'appelle, je la désire profondément.

Donc, à n'importe quelle heure du jour écrire pour raconter le passage des heures. On écrit son journal pour dire ce que l'on fait lorsque l'on n'écrit pas. On écrit son journal pour réfléchir sur les actes du jour. Pas de recul. L'ouverture du cahier pour dire sa vie. Dire la vie des autres. Dire le bonheur ou le malheur du jour. Dire ce que l'on pense du jour qui vient de fuir. Écrire son journal pour ne rien oublier. Pour justifier le temps. Pour réfléchir sa vie.

Mais le journal est aussi pour moi, et peut-être surtout, un lieu d'écriture. Je ne relis jamais mon journal. Il me semble que cette relecture est inutile, elle m'embête. Il y a là sûrement une méthode pour parvenir jusqu'à moi, mais elle est tout entière contenue dans le moment d'écriture. Cette écriture une fois accomplie ne m'intéresse plus. Les anecdotes rapportées, les moments de vie racontés, les pensées sur le jour, les réflexions générales, les culpabilisations, les affirmations, les propositions, les avancées théoriques, tout cela ne me sert pas plus tard. Je ne relis pas. Toute cette écriture ne fait qu'un tas de cahiers dans la cave. Le passé ne m'intéresse pas. J'écris et ça se termine immédiatement après. Rares sont les moments de retour. Ils sont des hasards, des circonstances particulières.

On me dira qu'il s'agit d'une bien drôle de manière d'apprendre à se connaître puisque le journal n'est rien

d'autre qu'un déchet du jour qui s'achève. Comment puis-je dire que ce journal est un moyen pour atteindre la connaissance de soi, s'il ne sert à rien d'autre qu'à être écrit?

Je dirais dans un premier temps que c'est le mouvement de l'écriture qui m'attire. Le jeu des phrases, l'étonnement de voir parfois des phrases sortir de moi qui ne pourraient pas s'organiser ainsi si je n'écrivais pas. Je dirais même que rien de tout cela ne pourrait vraiment exister si je faisais silence sur le jour qui est passé.

Puis-je dire que j'écris mon journal pour mieux me connaître? Oui et non. Oui dans la mesure où je n'écris pas ce que je parle, je n'écris pas comme je parle. Je ne pense même pas comme j'écris. Non, si l'on pense que ce journal n'est pas l'histoire de ma vie.

Plus je vieillis, et moins je trouve d'utilité à l'histoire méticuleuse. La légende est tout à fait suffisante, et parfois préférable.

Jean Dutourd

À quelle sorte d'écriture pourrais-je m'adonner lorsque les journées sont pleines et que je ne peux pas me consacrer à la théorie? Un journal ne sera toujours qu'un fragment d'histoire. Est-ce si important de vérifier ce que l'on a écrit deux ans auparavant ou pis il y a dix ans? Quelque part je m'en fous. Le journal n'est pas destiné à la publication immédiate. Mais je sais que *le journal* me permet d'être moi ou d'être un autre moi. Il s'écrit plus facilement que tout le reste, pas de censure, pas de reprise, pas de relecture, pas de corrections, pas de regard inquisiteur ou niais. Pas de risques non plus d'être mal compris. Je ne demande pas à être compris dans mon journal, je ne demande pas le o.k. des autres. Dans ces cahiers, j'écris pour mon

plus grand plaisir et comme dans tous les grands plaisirs, je ne me gêne pas pour me répéter.

Lieu d'écriture où je suis moi. Uniquement cela. J'y suis avec mes joies et mes tristesses. J'y suis avec toute ma niaiserie d'homme. Des mots, des mots. Et peu m'importe qu'il y ait là un «moi véritable» ou non.

Mon journal, justement parce qu'il s'écrit presque quotidiennement, m'apprend simplement que la vie telle qu'elle se vit actuellement ne me suffit pas. J'ai besoin de réfléchir sur elle, j'ai besoin de la repenser, de la refaire un peu aussi en écrivant. J'ai besoin de la raconter, de me remémorer les actes du jour.

Je voudrais écrire un texte sur la connaissance de soi. Un texte qui ne serait pas seulement une réflexion théorique mais qui passerait par ma subjectivité. Mais je sais aussi que les journaux font peur. Je sais qu'on n'est jamais tout à fait quitte avec quelqu'un qui écrit son journal. On finit toujours par se demander s'il va parler de nous ou pas.

Cette session, j'ai demandé à mes étudiants à l'université de se fabriquer un journal de cours. Ce pouvait être un travail de session. C'était une manière comme une autre de prolonger les trois heures de cours que nous venions de passer obligatoirement ensemble. Personne ne me remettra un journal de cours comme travail de session. Le journal fait peur. Et puis ça demande une grosse discipline. Je m'en fous. C'était simplement une suggestion. On sort du cours. On va souper. Le téléphone sonne, on doit sortir. On rentre chez soi à onze heures, à minuit. Il y a un bon film à la télé. Le jour se termine. On dort sur place. On remet au lendemain le journal et puis au matin, plus rien dans la tête. Plus rien à dire. On avait encore l'impression en sortant du cours d'avoir entre les mains une idée généreuse, une idée qu'on

pouvait développer. Ce matin plus rien. Le trou. Le néant. Le blanc de mémoire.

Parfois je me dis que mon journal est devenu une fuite dans le quotidien. Une fuite du théorique philosophique. Le journal est un refuge. C'est le plaisir qui me fait écrire, pas le travail, pas l'obligation. Je n'arrive plus à séparer ma vie de l'écriture. Je ne me désincarne pas facilement. Je n'arrive plus à me camoufler non plus derrière une théorie, derrière une idée. Je suis cette idée. Je suis dans l'écriture. C'est la théorie «méticuleuse» qui ne m'apparaît plus d'une très grande utilité.

Impossible de me défaire de la vie. La connaissance de soi passe par la vie. Le journal m'empêche de m'échapper de la vie. J'ai renoncé pour le moment au texte qui est davantage une structure qu'un objet d'amour.

2. Le récit de vie

Nous avons passé quelques années à nous servir en philosophie du récit de vie pour que nos étudiants accèdent à une meilleure connaissance d'eux-mêmes. Nous étions quatre professeurs cherchant une méthode pédagogique pour «faire aimer la philosophie». Nous nous disions : Faire apprendre par cœur à l'étudiant que Socrate a dit : «*Connais-toi toi-même*» c'est une chose importante, mais est-ce vraiment de cela que l'étudiant a besoin? En fait on voudrait que l'étudiant arrive à ne plus avoir peur de lui-même, de ce qu'il pense, de ce qu'il dit, de ce qu'il affirme, de ce qu'il ne sait pas qu'il sait, de la réflexion qu'il n'a pas encore faite sur ses actes. Il ne s'agissait pas d'une simple ruse pédagogique mais d'un essai d'actualisation de la philosophie.

Chaque étudiant devait faire un effort pour repérer dans sa vie ce que nous nommions «une expérience vécue

significative¹». On a 17, 18, 19 ans. On a déjà derrière soi une histoire. Notre mère est morte d'un cancer. On a eu un accident. On est incapable de se faire des amis. On a été violé. On en est déjà à sa troisième peine d'amour. On croit avoir découvert le grand amour. On est complètement terrifié par la gêne. Chacune de ces expériences mérite une réflexion sérieuse. Qui va me donner les moyens de m'interroger sur elle? Qui va me permettre de pousser plus loin mes interrogations? Y a-t-il des livres sur ces questions? Comment penser l'amour? Comment penser la mort? Comment changer ma peur? Qu'est-ce donc que le don de soi?

On vit avec en soi l'idée qu'on n'a pas eu le temps de dire à sa mère qu'on l'aimait. On ne supporte pas l'idée que sa mort soit venue si tôt. On vit avec en soi un très fort sentiment de culpabilité. On voudrait simplement prendre le temps d'écrire sur le sujet, mais on ne sait pas comment faire. Et puis en écrivant, on découvre que ce n'est pas simplement la mort de notre mère qui nous blesse, mais l'expérience même de la mort. C'est sur la mort que soudainement on se met à réfléchir. La mère est encore là, mais on se rend compte qu'elle n'est qu'une manifestation de surface. C'est à la mort elle-même qu'on se met à penser.

Pour changer, pour être ce qu'on pense être, pour se rapprocher de ce dont on rêve, il faudrait s'offrir le luxe d'entrer en communication avec soi pendant quelque temps. Il ne s'agit pas ici de faire une petite expérience psychologique et de raconter sa vie sentimentale, il s'agit de prendre le temps de vivre convenablement une expérience existentielle.

1. Voir à ce sujet le livre de Claude Collin, *L'expérience philosophique*. Montréal, Bellarmin, 1978. Ce livre nous a d'abord servi d'inspiration, puis par la suite nous nous en sommes largement éloignés pour adapter une méthode pédagogique qui nous convenait mieux, ce qui n'enlève absolument rien à la pertinence de cet essai.

Voilà une étudiante qui, s'interrogeant sur l'amitié et la difficulté dans laquelle elle se trouve de se faire des amis, découvre dans Aristote (*Éthique à Nicomaque*, chapitre sur l'amitié) qu'elle a toujours confondu les concepts d'amour et d'amitié. Elle écrit : «J'ai toujours voulu m'emparer de mes ami(e)s, sans savoir qu'il s'agissait d'un désir idiot de possession.» Quelque chose d'elle remonte en surface. Quelque chose qu'elle n'avait jamais pensé sérieusement. Ce n'est pas son vécu qui le lui apprend, ce n'est pas son expérience de l'amitié, tout cela ne fut que de la triste répétition. Non, c'est le vieil Aristote qui soudainement redevient utile pour quelqu'un. Elle finit même par me dire qu'elle a acheté le livre *L'amitié*² de Francesco Alberoni. Elle me raconte sa déception et en même temps son étonnement. Déçue parce qu'Alberoni répète Aristote, étonnée de voir qu'en matière de sentiment nous n'avancions pas aussi vite qu'on peut le croire.

Que fera-t-elle de ses découvertes? Le professeur de philosophie ne tient pas tellement à le savoir. Son travail s'arrête ici. Il voulait voir quelqu'un se prendre en main, se connaître un peu mieux, tenter par la réflexion et la lecture de se rencontrer. Le reste ne le concerne pas, il ne peut plus intervenir. Même ce récit d'une expérience malheureuse en amitié n'était pour moi qu'un prétexte pour amener l'étudiante à faire face à elle-même. Un prétexte pour faire décoller le moi de l'expérience, pour l'arracher à l'illusion de vivre et revivre sa vie sans la réfléchir. Désormais, ce qu'elle sait lui appartient. Elle est libre de poursuivre sa recherche ou non. Les explorations pédagogiques sont terminées. Si elle possède quelques nouvelles idées sur l'amitié c'est nettement suffisant. Maintenant je sais qu'à l'intérieur de mon cours je pourrai parler de Socrate, il ne sera plus un

2. Paris, Ramsay, 1985.

«maître» inaccessible, mais un philosophe affrontant les questions que nous pose la vie.

La connaissance de soi passe toujours par les idées qu'on a. Un travail de réflexion sur ses idées. Un travail de réflexion sur soi. Notre travail pédagogique partait lui aussi d'un malaise : celui de voir la philosophie être une discipline méprisée par l'ensemble des étudiants. Quand on aime la philosophie, on veut la faire aimer, il faut trouver les moyens pour la faire aimer. Il faut trouver les outils pour qu'elle soit quelque chose d'approchable par tous. Il faut viser ce «tous» même si nous n'y parvenons jamais tout à fait. Il faut viser le partage de la passion.

3. Les livres des autres

Qu'on est long avant d'oser être soi.

Paul Léautaud

Nos lectures nous renvoient souvent à nos manques, à nos peurs, à nos appétits d'être. Il m'arrive de prendre un livre lu il y a quelques années pour y lire ce que j'avais souligné. Toujours la même chose : chaque fois qu'un auteur affiche sa liberté, son propre esprit d'indépendance, son horreur des méthodes toutes cuites, son besoin d'amour, j'ai souligné. Je sais que plus ou moins consciemment je souligne ce qui me ressemble, ce que je cherche, ce que je voudrais avoir dit, ce que j'espère pouvoir écrire.

Être soi, ce serait s'éloigner des autres, ne plus copier, ne plus plagier, ne plus vouloir penser comme les autres. Être soi, ce serait se moquer de ce que les autres disent. Ne plus se fier qu'à son propre jugement dans tout. Ne plus vouloir faire comme... Se tenir debout, retrouver la solitude, se foutre des autorités. Douter de toute pensée qui nous éloigne de nous.

Mais alors, peut-on vraiment en finir avec les lectures d'admiration, d'agenouillage, de salutations bien basses? «Oser être soi» dit Léautaud. Peut-on seulement l'être en refusant ce que les autres disent?

Il ne s'agit pas de cela. Il n'y a pas un ou deux moyens d'«être soi». Il y en a plusieurs, des milliers, et nous ne pouvons pas dire ce qui nous convient le mieux. Ne pas écrire pour épater la galerie. Ne pas écrire pour se faire voir, mais pour se voir dans l'ordinaire des choses. «Oser être soi» ne serait qu'oser être seul. Je sais, pour avoir consulté plusieurs de mes livres soulignés, que j'aime les auteurs qui me font voir leur solitude.

C'est cette solitude que je partage avec les auteurs. Je veux la comprendre et la partager. J'entre en intimité avec un auteur et je sais qu'il n'en saura jamais rien et je sais que je peux le faire sans même le déranger. C'est lui qui vient me déranger dans mon intimité. Les auteurs que j'aime sont les auteurs à qui j'écritais pour les remercier d'avoir osé être. Ils ne sont pas si rares qu'on peut le dire.

Combien de livres me tombent des mains parce que je ne peux pas avoir les mains qu'on me demande d'avoir? Ce n'est pas simplement des idées que je ne partage pas, c'est souvent un goût pour penser un objet, une manière de dire, une question.

Ainsi, ces philosophes que je connais si mal et qui s'appellent Pierre Bertrand, Alexis Klimov ou Michel Morin. Je les sens loin de moi. Le premier pour ce qu'il écrit sur les femmes, le second pour ce qu'il dit sur la liberté humaine, il en fait une passion au lieu d'une idée, le troisième pour ses propos cassants sur l'État et l'individu.

«Oser être soi», c'est aussi dire son refus de l'autre. J'aimerais bien que cela ne soit pas entendu comme de la haine. Nous ne vivons pas la même histoire d'amour, c'est

tout. Nous ne vivons pas la même solitude, la même tendresse, la même vie tout court. Je ne peux que les suivre de loin, de très loin. Nous osons être, si différemment.

Michel Morin, je suis prêt à le reconnaître comme «ami chien» s'il le veut. Sait-il seulement qu'il m'est arrivé de le croiser dans un corridor de son cégep et que j'étais trop gêné pour lui parler? Sait-il seulement que je hais les querelles théoriques, que j'écris pour faire la paix? Nous sommes si loin et si fragiles dans nos écritures.

Il est si facile de blesser, d'attaquer, de faire celui qui sait, de faire celui qui peut dire ce qui va ou ne va pas dans les livres des autres. J'ai tellement écrit à propos des livres des autres, j'ai tellement vilipendé d'un côté comme de l'autre, souvent avec l'impression de me fabriquer des ennemis pour rien. Alors que je ne désire ni ami, ni ennemi; je refuse de plus en plus les combats, je refuse de plus en plus d'être d'un clan, d'une chapelle, d'une forteresse. Nous sommes tous quelque peu dans le désert. Nous sommes tous l'un devant l'autre avec du sable plein les yeux.

On n'écrit pas pour se faire pardonner. On écrit pour raconter où on en est. Moi qui n'aime pas Baudrillard, je me permets tout de même de le citer : «La théorie n'est faite que pour désobéir au réel.» Je réplique : la théorie n'est rien d'autre que le réel qu'on connaît. Un réel fort limité. Il en est du réel comme des individus, il nous échappe toujours.

Que voulez-vous que je fasse de vous tous, alors que je ne sais même pas ce qu'il faut que je fasse de moi? «Être soi» ce n'est pas se cacher dans l'immensité du désert théorique. Les philosophes sont si chiants quand ils se donnent des airs de ceux que rien n'atteint. Il sont si chiants lorsqu'ils classent les livres comme des œufs. Chaque livre est une blessure plus ou moins bien soignée. Chaque livre

est une chair vive dans le réel. On peut s'amuser à les déchirer davantage, on peut aussi essayer de comprendre.

[...] la pensée donne au monde l'apparence d'un ordre à l'intention du faible qui veut bien se laisser convaincre par le spectacle.

Colin Wilson

Toute véritable recherche sur la connaissance de soi mène à cette terrible constatation : l'ordre est apparence. Même la philosophie est un spectacle. Et l'on voudrait aujourd'hui que toute l'écriture devienne un spectacle. On voudrait faire du geste d'écrire sur soi un spectacle. Mais qu'ai-je donc à vous montrer? Qu'ai-je donc à vouloir penser ce que j'écris comme si j'étais sur une scène? J'en ai contre le spectacle de la littérature et de la philosophie. J'en ai contre les déguisements de l'écriture. Je vous dis qui je suis, ce que je pense que je suis. Je ne peux pas en faire plus. Je ne peux pas inventer un personnage dans un texte sur la connaissance de soi.

Il y a des écritures qui sont autre chose qu'une mise en scène. Il y a des écritures avec lesquelles on peut si l'on veut faire un spectacle, mais ce n'est pas pour cela qu'elles existent. Il y a des écritures sans plan, sans théorie, sans ordre conscient. Tellement sans ordre que les autres se font parfois un devoir de leur en trouver un. Tellement sans ordre qu'on ne les tolère pas.

Nous passerions à côté de l'essentiel en voulant faire de soi un simple spectacle. Nous passerions à côté de nous. Il ne faut pas plonger dans le siècle comme un acteur ou comme un spectateur. Nous ne sommes pas au théâtre. Si l'essentiel c'est soi, si l'essentiel c'est d'oser, alors peu importe la méthode pour y arriver.

4. Les limites de la connaissance de soi

Quelle est la chose la plus grande qu'un homme puisse éprouver? C'est l'heure du grand mépris de soi.

Nietzsche

On entre en soi comme dans un labyrinthe, les murs sont froids, on marche à tâtons, il fait noir et le risque de se perdre est grand. Bien étrange phénomène que la connaissance de soi. On ne connaît que ce qu'on a été. C'est son histoire qu'on regarde. Jamais autre chose. L'avenir demeure un mystère. C'est son histoire qu'on fouille comme une poubelle. Autrement on s'en fout.

S'oublier. Mettre son passé de côté pour continuer d'avancer. Tout recommencer. Ne pas s'attacher. N'être lié par rien. Vivre libre et ignare de ses actes. Reprendre à zéro tous les matins. Nier sa vie. Ne plus s'appartenir. Briser la continuité. Souffrir parfois de l'oubli, mais aimer mieux cette souffrance que l'introspection. Se mépriser (estimer que l'attention est indigne).

La connaissance de soi a des limites puisqu'il ne peut être question que d'une connaissance à rebours, puisque les actes posés demeurent, puisque l'introspection ne consiste finalement qu'à se faire pardonner, *qu'à se pardonner*.

Henry Miller, Léo Ferré, Nietzsche nous enseignent que la connaissance de soi est inutile si elle n'existe que pour nous enchaîner dans l'histoire. Le «moi» est trop lourd à traîner. Mieux vaut refaire sa peau chaque fois que l'envie nous prend. Mais ils sont tous des êtres profondément ambigus. On ne sait pas exactement si ce qui est dit n'est pas de la contradiction vivante. C'est de la contradiction qu'est l'être humain qu'ils se nourrissent.

Pourquoi, en effet, vaudrait-il la peine de se connaître si le summum de l'existence se trouve dans la perte de soi? Pourquoi vaudrait-il la peine de se juger sans cesse si le mieux-être de l'être c'est ne plus savoir qu'il est?

J'entre dans une classe. Je donne un cours. Je sais que pendant l'heure qui va venir, je vais disparaître, je ne serai plus moi, mais un enseignant, une machine qui parle. Et le temps va passer trop vite, le temps va filer. J'oublie pendant ces heures mon mal de tête, j'oublie que je suis diabétique, je n'ai plus vraiment conscience d'être moi. Plus rien d'autre que la jouissance de dire ce qu'on peut faire avec des idées. J'exerce mon métier et je me fous du monde entier.

De la même manière, je veux que mes étudiant(e)s oublient qu'ils sont dans une classe, que nous sommes un vendredi après-midi, qu'ils ou elles ont des problèmes à la maison. Je voudrais voir tout le monde en dehors du monde.

Le mépris de soi n'est rien. Ce qu'on méprise, on s'y accroche quand même. L'oubli de soi est encore meilleur. L'oubli de ses limites. L'oubli de ce «moi» ridicule qui n'arrive pas à supporter ses rêves. La «connaissance de soi» ne vaut jamais l'heure d'ignorance de soi. Voilà la limite ultime de l'introspection. Le seul savoir sur soi qui vaille vraiment le coup c'est celui qui consiste à ne plus avoir conscience de soi. S'oublier. Naviguer entre l'être en pleine possession de soi et la néantisation.

À 20 ans j'aurais écrit cette chose ridicule : il n'y a qu'en sexualité qu'une telle démarche est possible. Maintenant j'ai appris à ne plus me laisser faire par la vie du siècle. L'extase est là où on la veut bien. La longue et la courte.

J'entends déjà des amis me dire que je ne devrais pas afficher ainsi mes naïvetés, qu'on s'attend à autre chose d'un homme et plus particulièrement d'un philosophe. Je réponds que je ne veux plus jouer celui qui sait avant les autres, ni celui qui ne tombe jamais par terre. Le surhomme de Nietzsche est une idée du XIX^e. Le mépris de soi c'est encore une manière de se faire voir. Du spectacle. De la frime. Je ne sais pas qui je suis et ce «non-savoir» n'est pas socratique. Il n'y a que de l'être et du néant. Que de l'être et de l'oubli de l'être.

Les limites de la connaissance de soi sont aussi nombreuses que les méthodes pour se connaître. L'écriture n'est pas seulement un spectacle. Je n'écris pas à coups de marteau. Je n'écris pas pour livrer de grands messages à l'humanité. Je n'écris même plus au monde entier.

Mais rien n'est futile. Ni la connaissance de soi, ni l'oubli de soi.

5. Conclusions provisoires

Attendre, je veux dire à la fois : s'être résolument retiré de toute agitation et s'affermir dans la station de guet, veiller.

Paul Chamberland

Retrait. Ne plus s'agiter que dans l'écriture. Effacer tout le reste. Seulement souhaiter que quelque chose se produise. S'approcher de soi, «veiller à soi» pour faire exister le bonheur. Nous cherchons tous notre «moi» véritable et le texte d'un autre ne peut être qu'un tout petit moment d'identification ou rien du tout. Un moment d'admiration ou rien du tout. Un mot pourrait suffire et tout serait dit. Il n'y a

que des pistes, des sentiers qui ressemblent parfois étrangement aux nôtres. C'est peut-être cela la communion.

Attendre donc, mais attendre quoi? Qu'une partie de soi remonte en surface, qu'une partie de soi soit visible et du même coup risible. Dès ce moment, dès le début de la remontée, nous avons déjà commencé à devenir un autre, à ne plus exister consciemment. On ne peut pas savoir, c'est là en nous comme un «malin génie», comme des fantômes, comme un visage flou. Une présence discrète dans l'âme. Se connaître c'est simplement jeter un peu de lumière sur le passé qui ne nous fait pas peur. De bien petites lumières qui font parfois le bonheur.

Marc Chabot
*Professeur au département de philosophie
du CEGEP F.-X. Garneau*